

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poésie et théâtre

Hugo Beauchemin-Lachapelle, Jade Bérubé and Christian Saint-Pierre

Number 181, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchemin-Lachapelle, H., Bérubé, J. & Saint-Pierre, C. (2021). Review of [Poésie et théâtre]. *Lettres québécoises*, (181), 74–78.

Seule avec nous autres

Poésie Hugo Beauchemin-Lachapelle

Avec son quatrième recueil – le premier qu'elle publie au Quartanier –, la poète Marie-Ève Comtois nous offre son œuvre la plus ambitieuse et la plus aboutie.

Je vieillis. Dans mon cas, vieillir vient avec des jeux de mots nuls, un amour pour le rock des années 1970 et une inquiétude diffuse envers l'avenir. Une affection aussi pour les choses simples et précieuses, comme l'enthousiasme d'un chien, le réconfort d'une boisson chaude et les livres de Marie-Ève Comtois. Quel plaisir de la retrouver, elle ! Et de la lire surtout, le soir, dans la chaise berçante dont l'accoudoir chancelant n'a jamais été réparé. Je sais que la vie est trop courte pour la perdre à faire semblant de savoir ce que je fais. Je me concentre plutôt sur l'essentiel, comme *La consolatrice des affligés*, le nouveau recueil de la poète originaire de Saint-Hyacinthe.

La lire, c'est l'entendre dire : « Tu vois, tu n'es pas tout seul. » En ces temps de distanciation sociale, c'est beaucoup.

Inconfortablement dégourdie

Comment expliquer l'art de l'autrice de *Je te trouve belle mon homme* (Écrits des Forges, 2012) ? Comtois approfondit depuis quatre recueils une esthétique qui dépeint avec ironie et tendresse l'agitation du sujet hypermoderne. Son écriture fonctionne par disjonctions. Le grave côtoie le léger, le banal succède à l'exotique dans une valse constante entre les contraires. Le mouvement ainsi créé reproduit le fourmillement qui tient

aujourd'hui lieu de conscience à plusieurs d'entre nous :

*je manque beaucoup de rendez-vous
pendant que ma pirogue
file sur le delta
les rhinocéros
les éléphants sont
partis ailleurs
il n'y a plus rien à manger*

La poésie de Comtois est l'exact opposé de la pleine conscience, de la sérénité dans l'immobilité, qu'il est possible d'atteindre à force de méditation. Bien qu'elle revendique l'influence des surréalistes, l'autrice de *Windex de Narcisse* (2007) ne cherche pas l'image rare qui déboucherait sur le nirvana poétique. La Montréalaise s'astreint plutôt au quotidien le plus ordinaire :

*je suis incapable de sortir
si le four est allumé
c'est bon
j'ai vérifié
j'ai ouvert la fenêtre
et le chat s'est enfui
dans le corridor
plus rien n'a de sens*

Comme le mentionne la quatrième de couverture, Comtois « crée du sens avec ce qui ne semble pas en avoir ». C'est ce parti pris pour la vérité et la proximité qui me séduit le plus dans ses poèmes. L'identification est immédiate.

Un pont jeté au-dessus des eaux troubles

La consolatrice des affligés, on le devine par son titre, n'est pas un livre joyeux. Il s'agit d'un long poème de cent vingt-cinq pages qui retrace une année de solitude et d'ennui « en congé de l'hôpital ». Les vers courts et dépouillés saturer les pages, figurant l'enfermement de la poète dans ses

pensées, réfractées par la banalité de la routine. L'écrivaine rumine, essaie d'apaiser son malaise, tente d'y échapper, mais sans succès. On est loin de la légèreté joueuse de *Roucouler comme des raisins sauvages* (Écrits des Forges, 2016), son précédent recueil. En fait, la démarche de Comtois ressemble à celle de Maggie Roussel, telle qu'elle se déploie dans son livre *Les occidentales* (Le Quartanier, 2010). Alors que cette dernière montre l'aliénation latente de notre monde en dressant une liste de défaites, la première consigne ses échecs *in medias res*, au fur et à mesure de leur apparition, dans le piétinement d'une existence sans épiphanie ni libération.

Tout cela pour dire que *La consolatrice des affligés* est formellement et thématiquement casse-gueule. La prémisse est déprimante ; le traitement, étouffant. Pourtant, il m'a été difficile de déposer le recueil. Je suis sorti *vivifié* de ma lecture. Pour bien expliquer cette étrange réussite, je dois faire un détour par l'univers d'*Harry Potter*. Les fans se rappelleront que le sorcier maléfique Voldemort, pour parvenir à l'immortalité, répartit dans sept... euh... réceptacles, sept « Horcruxes », sa substance vitale. Or, la proximité avec l'un de ces objets fait ressentir aux personnages la présence de « Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom », comme s'il était à côté d'eux. C'est ce que j'ai éprouvé à la lecture de *La consolatrice des affligés*. J'ai entendu la voix de Comtois. Sa bienveillance m'a touché. Sans apprêt, sans artifice, la poète a mis une partie de sa vie dans ce livre. La lire, c'est l'entendre dire : « Tu vois, tu n'es pas tout seul. » En ces temps de distanciation sociale, c'est beaucoup.



★★★★

Marie-Ève Comtois
La consolatrice des affligés

Montréal, Le Quartanier
2021, 136 p.
19,95 \$

LA POÉSIE FAIT LE PRINTEMPS



MEMOIREDENCRIER.COM

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

L'héritage des Forges

Poésie Hugo Beauchemin-Lachapelle

Pour souligner leurs cinquante ans d'existence, les Écrits des Forges nous offrent une anthologie de poèmes publiés à leur enseigne. L'aspect terne de l'ouvrage empêchera peut-être certain-es de goûter la célébration de la poésie qui s'y déploie.

La vénérable maison d'édition de Trois-Rivières bénéficie d'un catalogue abondant et varié. Elle se distingue par son volet international, grâce notamment à ses liens forts avec le Mexique. Aussi, le défi que s'est imposé Bernard Pozier, son actuel directeur littéraire, à savoir synthétiser le catalogue des Forges en un seul volume, est considérable. Le principe qu'il s'est donné pour arriver à ses fins est simple : un-e poète, un poème, une page. Au bout du compte, ce sont cent un écrivain-es québécois-es, quarante français-es, quarante-cinq mexicain-es et quarante issu-es « de divers horizons » (dont l'Acadie) qui s'entassent entre les deux couvertures de l'anthologie.

L'anthologie rassemble des écrits lyriques, habités par l'intranquillité, puisant souvent leurs images dans la nature et privilégiant le vers libre.

Une sobriété ascétique

Lorsqu'on tient le livre entre ses mains et qu'on se met à le feuilleter, des interrogations surgissent : à qui s'adresse-t-il ? Qui a intérêt à l'acheter, à le parcourir ? D'emblée,

il est difficile de s'y retrouver. Les poètes et leur poème sont présentés en ordre chronologique de publication et regroupés selon leur origine géographique. Aucune référence bibliographique ni date de parution n'éclairent les textes. Pour connaître de quel recueil est issu un coup de cœur, il faut se référer à l'index, où les titres sont classés par ordre alphabétique d'auteur-riche. Beaucoup a été sacrifié pour laisser le maximum d'espace aux œuvres. C'est en principe louable. Mais je l'avoue, cette sobriété ascétique m'a déçu. L'anthologie a un aspect désuet et ressemble à n'importe quelle revue savante qui prend la poussière dans les bibliothèques universitaires. L'appareil critique est squelettique : Pozier résume en trois pages l'histoire des Écrits des Forges et leur poétique, mais il en consacre sept (SEPT !) à une liste scrupuleuse de tous-tes les auteur-rices publié-es au cours des décennies. Cette longue énumération ne sert à rien, sinon à convaincre les lecteur-rices de l'importance de la maison. Toutefois, si on lit l'anthologie, on la reconnaît, cette importance. Inutile donc de nous la rappeler !

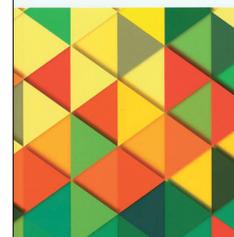
Le défi de la sélection

L'essentiel du travail d'anthologiste, après tout, demeure la sélection des textes. Et comme je l'ai dit, la tâche de Pozier était colossale. Ce qui avait fonctionné pour Les Herbes rouges il y a trois ans, c'est-à-dire inclure l'ensemble des écrivain-es publié-es au cours des dernières décennies dans un même florilège, s'avérait tout simplement impossible pour les Écrits des Forges. Leur catalogue est trop vaste. Ainsi, au lieu de choisir quelques plumes privilégiées dont les livres résumerait les orientations esthétiques de

l'institution, Pozier a ratissé large et réuni le plus de poètes possible. Cela dit, en limitant la contribution de chaque auteur-riche à un texte, il efface les inégalités entre les œuvres. Claude Beausoleil : plus de trente recueils en quatre décennies ? Une page, un poème. Marie-Ève Comtois : deux livres au cours des dix dernières années ? Une page, un poème. À mon sens, on perd, par cette méthode, le sentiment d'identité de la maison d'édition. On en vient à se dire que l'importance des Écrits des Forges tient à l'abondance de leurs publications et au fait... qu'elles sont importantes.

Pour une poésie universelle

Au fil de la lecture, néanmoins, la cohérence des textes frappe. Pozier en fait brièvement état dans sa présentation : « On a toujours privilégié une poésie relativement accessible, proche de la parole [...]. » L'anthologie rassemble des écrits lyriques, habités par l'intranquillité, puisant souvent leurs images dans la nature et privilégiant le vers libre. Personnellement, la section consacrée à la poésie mexicaine m'a paru la plus forte, peut-être parce que, justement, j'ai ressenti avec le plus d'acuité un dépaysement par rapport à des thèmes familiers. À force de percevoir des affinités entre des poètes issu-es de pays et d'époques différents, j'en suis venu à reconnaître les mérites de l'approche particulière de Pozier. En présentant les poèmes dans leur nudité, il leur a restitué leur universalité. Ce faisant, il rend possible le dialogue à partir des textes, au-delà des frontières temporelles et spatiales, et insiste sur la nécessité de le poursuivre coûte que coûte.



★★★★

Bernard Pozier (dir.)
*Écrits des Forges :
50 ans de poésie*

Trois-Rivières
Écrits des Forges
2021, 262 p.
22 \$

Ensemble au brasier

Poésie Jade Bérubé

Avec *Parmi celles qui flambent*, Noémie Roy signe un premier recueil époustouflant sur les passages obligés de la peine, de la brûlure jusqu'aux recommencements.

C'est un chemin de cendres qu'on arpente après avoir regardé flamber son cœur, et nombre de poètes en ont raclé les braises pour conjurer le sort ou, à tout le moins, en magnifier l'âpreté. L'entreprise de Noémie Roy aurait donc pu s'avérer banale, surtout pour un premier ouvrage. Or, la voix de l'autrice nous frappe en plein visage dès les vers initiaux par son indéniable pouvoir d'évocation, nous emmenant sur des sentiers inattendus.

Chez Roy, il y a eu et il y aura du feu. Dans une mise en scène éblouissante, la première partie du livre s'ouvre sur un dragon en plein vol. Le ton est donné. Le champ lexical de l'incendie, maîtrisé et inventif, s'étale sur plusieurs poèmes dans lesquels la narratrice demande ce qu'il reste après les drames et les pillages. Le ciel lui-même est remis en question, jusque dans l'écho de la détonation : « ce monde a déserté / le bruit dure encore ».

Une affaire de femmes

La dernière année aura été pour plusieurs sous le signe de la sororité, thème que l'écrivaine développe ici sans complaisance ni sensiblerie. Elle exploite l'idée que chaque peine vécue par une femme a été vécue par toutes les autres, multipliant par mille le visage de la poète, comme un kaléidoscope d'humiliations répétées.

*la plupart l'éteignent le long des jambes
d'autres portent l'écaille
le vent vicié*

*chaque fille salue la foule
il faut prétendre à la surface
on aurait dit un trou
dans la stratosphère*

Inscrite parmi celles qui flambent, Roy attire vers elle les autres, devenant par

sa propre douleur un étrange coryphée moderne. Elle souligne par ailleurs que nous, les femmes, ne sommes jamais conviées à la fête : « notre absence : un pain / partagé autour de la table ». C'est ainsi partagé que le feu lui-même change de camp, et que la poète se fait maître à son tour de l'incendie. Un revirement amené avec tant de finesse et d'esprit qu'on voudrait garder pour nous les mots, les enfouir en nous comme des armes.

Entrer dans le terrier magique

Les images de Roy sont nettes et brillantes, tel cet aveu du manque de moyens dans la révolte : « il n'y a que mes cheveux / emmêlés autour de ma torche ». C'est d'ailleurs sur cette voie qu'elle nous entraîne, avec une deuxième série de poèmes exploitant avec superbe un univers surréaliste où le corps se fait porte d'entrée sur l'imaginaire. On y retrouve des airs d'Anne Hébert qui aurait traversé le miroir. L'anatomie de la femme devient tour à tour repère, charpente, fleur « à l'eau, épuisée par la tige », gibier.

*je farde mon sexe
sa lueur au milieu de l'ombre
ce mammifère huilé survivra-t-il à la
honte ?*

*ma fourrure cohabite
avec les braconniers
je suis invisible comme le cartilage*

Puis vient un état des lieux du sinistre, qui s'inscrit parfaitement dans l'objet poétique s'étalant sous nos yeux comme un film étrange. Il est désormais temps de secouer les carcasses : « j'ai trois cadavres / attachés à ma cheville / un deuil traîne son village » ; « souvent l'avenir tire / sur la hanche des malades ». Encore une fois, les

blessées se tiennent derrière en un chœur féminin silencieux : « je ne suis pas seule / j'expire les particules / parmi celles qui secouent la suie ». L'entreprise est collective.

La poète, également artiste multidisciplinaire, n'hésite pas à sonder les possibilités de la forme, s'offrant une immense liberté narrative sans jamais nous perdre en chemin. Nous la suivons, émerveillés, dans ses traverses (« je passe à travers un pore de ma joue / un museau fouille les boisés »), jusqu'à son arrivée dans les bas-fonds, là où tout pourra se réparer dans les creux.

Les débuts inlassables

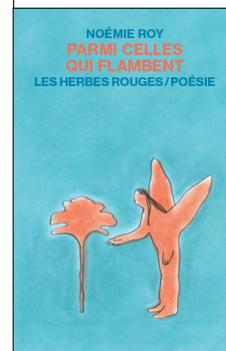
C'est en rembobinant que Roy ouvre sa dernière série de poèmes, ceux des nouveaux débuts, voués à être encore démontés un jour, car ainsi vont les choses. « Les remous caressent les pieds / répètent leur jeu », puisque tout n'est que recommencements et rodages. Mais qu'importe, car l'aventure n'est jamais vraiment solitaire : elle est toujours portée par mille femmes à la fois. C'en est peut-être l'unique consolation.

*même sans amulette
les mortes s'unissent aux vivantes*

*mains devant, mains derrière
nos bras forment un fil*

*il y a cent manières d'appartenir
la mienne ressemble au lichen*

Un recueil tout en ravissements, et d'une très grande beauté.



★★★★

Noémie Roy
*Parmi celles
qui flambent*

Montréal
Les Herbes rouges
2021, 104 p.
19,95 \$

Théâtre de guérison

Théâtre Christian Saint-Pierre

Avec *Tragédie*, une pièce testamentaire qui cristallise sa démarche artistique et son combat féministe, Pol Pelletier relie le passé et le présent sans cesser d'espérer en l'avenir.

Présentée dans une première mouture sous l'intitulé *Cérémonie d'adieu*, en 1999, à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal, l'œuvre a été créée sous le titre *Nicole, c'est moi* à l'Espace Go, en 2004, avant de poursuivre sa route, de 2005 à 2008, en France, mais aussi à Québec et à Laval. En janvier dernier, le texte de Pol Pelletier paraissait aux éditions de la Pleine lune, coiffé d'un troisième titre : *Tragédie*.

La « femme-dinosaure »

En guise de préface, on trouve un texte aussi court que senti rédigé en 2004 par la regrettée Hélène Pedneault, écrivaine et metteuse en scène, proche collaboratrice de Pelletier. À propos de l'autrice de *Tragédie*, qui n'hésite d'ailleurs pas à se décrire comme une « femme-dinosaure » pratiquant une forme très archaïque de dramaturgie, comme une conteuse ouvrant une porte sur l'univers, Pedneault écrit avec justesse :

[E]lle cherche des femmes, elle les retrace, elle appelle ses aînées, ses ancêtres, elle ressuscite l'abbesse Hildegarde von Bingen, enfouie au XII^e siècle ; Camille Claudel, la folle, qui détruisait ses œuvres ; Françoise Loranger, auteure de théâtre, qui a chamboulé les règles du théâtre au Québec ; et elle finit en prenant dans ses bras les 14 victimes de Polytechnique, assassinées il y a 15 ans cette année, une tragédie qu'on a très vite enfouie au fin fond de notre inconscient collectif, de peur de découvrir ce qu'elle signifiait.

Éminemment politique, mais également sociologique et historique, voire anthropologique, la démarche de Pelletier – dont le fond est indissociable de la forme – est faite de rituels et d'incantations, de vibrants hommages

et de virulentes imprécations, de sacré et de profane. Au Québec, son théâtre de guérison, geste artistique de réparation courageux (et ce, même si certain-es pourraient estimer que le travail de Pelletier est antagonique et dogmatique), est aussi singulier que précieux.

Après *Joie* (Remue-ménage, 1995), puis *Océan* et *Or* (toujours inédites !), pièces qui constituent la bouleversante *Trilogie des histoires*, créée entre 1992 et 1997, *Tragédie* couronne une œuvre de mémoire et de convictions sans pareille dans l'histoire du théâtre québécois. Pluriel, polyphonique, intemporel, le monologue sonne terriblement juste et affreusement nécessaire dans un présent où la violence faite aux femmes par les hommes ne cesse de croître et de prendre de nouvelles formes.

« Livre-document »

L'ouvrage, que l'éditrice n'hésite pas à qualifier de « livre-document », offre plusieurs suppléments appréciables. Grâce à de judicieuses réflexions sur la mise en scène de sa pièce et aux très belles photos signées Robert Etcheverry, Pelletier fait revivre le spectacle, tant dans sa matérialité que dans les idées fortes qui le sous-tendent. Dans les textes qu'elle propose en guise de postface, il est question du costume, de la musique et du chant, sans oublier les accessoires, à commencer par cette croix en bois de sept pieds de haut que l'actrice porte tout au long de la représentation. Pelletier présente aussi les sept principes qui mènent à un état de présence hors du commun au cours du spectacle théâtral. Ces sept lois sont au cœur de la méthode de la metteuse en scène.

Estimant que « la connaissance de l'histoire fait de nous des êtres avec

de l'épaisseur et de la profondeur, tellement vivants ! », l'autrice a eu la brillante idée d'ajouter dans la pièce même, c'est-à-dire dans le corps du texte, des apartés historiques plus ou moins longs, des précisions éclairantes qui enrichissent grandement la lecture, mais qui pourraient également, visualise-t-elle, étoffer la représentation :

Imaginer un personnage qui s'appellerait l'Histoire (ou l'Histoire des femmes ?) fait sauter mes neurones. La dynamique scénique que cela créerait entre elle et la femme de théâtre ! Mon éditrice dit que ce personnage pourrait jouer un rôle semblable à celui du chœur dans la tragédie grecque. Oh ! Je pense que si je voulais remonter la pièce, je ferais de l'Histoire une femme sûrement, plusieurs peut-être, mais aussi une sorte d'animale, aiguë et sobre, ou tonitruante et « jack-in-the-box », petite de taille.

Vérités cachées

Dans les dernières pages, la femme de théâtre réfléchit à l'ensemble de sa démarche et livre une sorte de credo : « La plupart des artistes sont envoyés pour divertir, c'est-à-dire pour refouler la souffrance collective. D'autres, plus rares, sont envoyés pour révéler. Des vérités cachées. » Bien plus que la simple publication d'une pièce, *Tragédie* est l'occasion d'un bilan constitué de mises au point, d'enseignements ainsi que de prises de conscience et de position. Voilà certainement une œuvre qui s'impose pour faire découvrir le legs de Pol Pelletier à celles et à ceux qui n'ont pas eu la chance de la voir et de l'entendre sur scène.

Tragédie

Pol Pelletier

Pleine lune

★★★★★

Pol Pelletier
Tragédie

Montréal, Pleine lune
2021, 176 p.
22,95 \$